

mort, les espérances immortelles et les suprêmes désespoirs, tout en lui se mêle, se combat, se heurte, s'attire, se repousse et, si l'on nous permet cette expression, s'harmonise en se contredisant.

Au fond, ce sceptique était un croyant, un croyant de race, de naissance et d'éducation, passé au scepticisme par voie d'autorité, resté croyant même quand il nie avec le plus d'audace et qu'il susurre ses doux et harmonieux blasphèmes, sceptique surtout quand il affirme et qu'il s'essaie à philosopher. Renan a philosophé beaucoup, pour son malheur, croyons-nous, étant de ceux qui ne savent point voir Dieu, parce qu'ils n'ont pas le cœur pur, ou qui, ne voulant point reconnaître, par un incompréhensible orgueil, la nécessaire impuissance de l'esprit humain, se perdent dans le néant de leurs pensées.

Renan, nous l'avons dit ailleurs, n'était ni athée, ni déiste, ni panthéiste, ni spiritualiste, ni matérialiste. L'athéisme lui inspirait une rière, le panthéisme révoltait ce qu'il lui restait de bon sens, le spiritualisme lui paraissait décidément manquer de corps et le matérialisme répugnait à son exquise et délicate nature. Renan était idéaliste, ce qui est moins commun et aujourd'hui très bien porté. Cela aussi, était plus vague, convenait mieux à la nature de cet esprit amoureux de l'indéterminé. Ce qui ne veut point dire que Renan fût dans le bleu. Il aimait bien trop le terre à terre. C'est là même qu'eut lieu la rencontre fameuse de Gavroche et de l'académicien, tous les deux, le critique et le faubourien, arrivés à la même sagesse, quoique par des chemins différents : le premier « après avoir traversé toute l'exégèse et toute la philosophie allemandes », et le second n'ayant traversé lui, que les rues équivoques et les carrefours mal famés de Paris.

Tant de travail, un si dur labeur intellectuel, un tel effort d'esprit, pour aboutir à la philosophie de Gavroche ! Renan en fut un moment humilié. Mais l'académicien n'était point bégueule. Puis Gavroche, quoiqu'il n'ait rien dans la tête, peut-être même à cause de cela, a bien des chances d'avoir raison.

Presque au terme de sa carrière, l'auteur de la *Vie de Jésus* caressait cette douce illusion qu'il avait porté le dernier coup au christianisme parmi nous, et avant de partir, pour donner sans doute quelque satisfaction à une moitié de sa nature, il nous a demandé en grâce de conserver pieusement ce christianisme qu'il aurait bien voulu avoir détruit.

L'académicien, la remarque vaut qu'on la fasse, médissait vo-